

Paul Mengal

L'âme de la cave au grenier. Les topologies de l'âme et l'origine de l'inconscient

LA DISCIPLINE QUI SE CONSTITUE sous le nom de *psychologia* à la fin du XVI^e siècle est dualiste et le sera plus radicalement encore sous la forme que lui donne Descartes dans la première moitié du XVII^e siècle (Mengal 2005). Dans cette perspective, qui oppose un corps défini par l'étendue qu'il occupe dans l'espace à une âme inétendue qui pense, il n'y a guère de possibilité d'une organisation spatiale du psychisme humain. Il faut donc se tourner vers d'autres conceptions si l'on veut trouver une représentation spatialisée de l'esprit humain. Parmi les images spatiales de l'esprit humain, celle de la maison occupe une place prépondérante et fait assez facilement écho aux représentations hiérarchiques de l'âme. On trouve, par exemple, une topologie de l'âme, considérée comme une maison avec ses parties ordonnées verticalement, dans l'œuvre de Gaston Bachelard (1884-1962). Dans *La poétique de l'espace*, Bachelard écrit: «La maison signifie l'être intérieur, ses étages, sa cave, son grenier symbolisent divers états de l'âme. La cave correspond à l'inconscient, le grenier à l'élévation spirituelle» (Bachelard 1954: p. 604).

À partir de ces deux constatations qui délimitent temporellement le champ, encore bien vaste, de la recherche, on pourrait formuler l'hypothèse que les conceptions rationalistes et surtout dualistes, comme le cartésianisme, ne sont guère enclines à parler de l'âme dans les termes d'une topologie. Ce seraient plutôt les conceptions anti-mécanistes, proches de la mystique, et plus tard du romantisme, qui emploieraient des images spatiales.

MENGAL Paul, «L'âme de la cave au grenier. Les topologies de l'âme et l'origine de l'inconscient», *RiLUne*, n. 6, 2007, p. 1-12.

Faire l'archéologie d'un concept

L'inconscient n'est pas un trésor caché, enfoui qu'il faudrait dénicher et mettre au jour. Il n'est pas davantage un organe mystérieux qui serait resté oublié des anatomistes et qui aurait été miraculeusement découvert par Freud. L'inconscient est un *construct*, une construction conceptuelle qui devient nécessaire dans une certaine élaboration théorique à une époque donnée. Ce sont les conditions de possibilité de cette construction qu'il s'agit de réunir et d'agencer dans cette archéologie. Ce sont les tâtonnements, les approximations, les abandons et les reprises dont il faut retracer les étapes de la formulation. Il faut donc interroger les antécédents de la psychanalyse aussi bien comme théorie du psychisme que comme pratique thérapeutique, comme cure de l'âme. Il est évident que cette archéologie ne livrera pas un inconscient freudien antérieur à Freud comme s'il y avait eu un précurseur oublié, idée incompatible avec une bonne méthode en histoire des sciences.

Si l'on recherche des occurrences du mot inconscient dans la période immédiatement antérieure à Freud, on peut lire dans *Psyché* (1846) de Carl-Gustav Carus (1789-1869):

La clé de la connaissance de la nature de l'âme est à chercher dans le règne de l'inconscient. D'où la difficulté, sinon l'impossibilité, à comprendre pleinement le secret de l'âme. S'il était absolument impossible de retrouver l'inconscient dans le conscient, l'homme n'aurait plus qu'à désespérer de pouvoir jamais arriver à une connaissance de son âme, c'est-à-dire à une connaissance de lui-même. Mais si cette impossibilité n'est qu'apparente, alors la première tâche d'une science de l'âme sera d'établir comment l'esprit de l'homme peut descendre dans ses profondeurs (Carus 1846: p. 125).

Malheureusement Carus n'offre pas de méthode pour pénétrer dans l'inconscient, la méthode "génétique" qu'il propose se contentant d'indiquer la hiérarchie des trois niveaux organique, psychique et spirituel. Il n'y a pas plus de voie d'accès à l'inconscient dans *La philosophie de l'inconscient* de Karl von Hartmann (von Hartmann 1869) que chez Carus. L'inconscient de Hartmann est plutôt construit dans une opposition entre un psychique conscient et un psychique organique. Cette notion est plus proche d'un instinct enraciné dans le corps entièrement agi par une finalité, une sorte de force vitale supérieure. C'est dans un sens proche que l'adjectif *inconscient* est attesté dans la langue française vers 1820 pour qualifier un acte accompli en l'absence de jugement et la forme substantivée *inconscient* est contemporaine de la diffusion de la pensée de Freud dans les pays francophones vers 1920. Il faut donc se tourner vers l'allemand *unbewusst* dont on trouve déjà

l'emploi chez Luther pour parler des *vorgessne und unbewuste Sund* lorsqu'il évoque les péchés oubliés ou inconscients. S'il fallait chercher en français un sens proche, on pourrait se tourner vers l'expression «des tréfonds de l'âme». Le mot «tréfonds» est attesté dès le XIII^e siècle, dans le langage juridique, pour désigner un sous-sol possédé comme un fonds. Le mot est formé du préfixe «trans», par delà et «fundus», puis «funz», terre cultivée ou bâtie. Par attraction de «fond», le mot désigne dès 1690 (Furetière) ce qu'il y a de plus profond au propre et au figuré.

Lorsque les frontières nettes entre l'âme et le corps commencent à s'estomper chez des philosophes comme Maine de Biran, par exemple, des territoires intermédiaires apparaissent qui viennent s'immiscer dans l'entredeux dégagé entre les formes organiques et les formes supérieures de la conscience. Il en est ainsi de la sensibilité du corps propre, de cette construction progressive d'un corps éprouvé ou subjectif. Cette proposition est une mise en accusation du cartésianisme psychologique qui maintient une distinction artificielle entre une pensée qui doit toujours être tout entière présente à l'esprit et le mécanisme pur et simple. C'est dans l'espace ainsi dégagé que vont se loger les entités nouvelles que sont l'inconscient ou le subconscient. On le constate, les topologies de l'âme sont imprécises: «fond» ou «entre» ou encore «sous» comme dans la forme «sub-conscient» caractérisent ou des états psychiques différents ou une dynamique qui opère entre strates différentes. La première topique freudienne distinguait inconscient, préconscient et conscient et devait son inspiration à la prise en considération des états hypnotiques ou des rêves ou encore des localisations cérébrales. La restructuration de cette première topique voit l'abandon des distinctions premières et la définition des trois niveaux que sont le «ça», le «sur-moi» et le «moi».

Enfin, une dernière remarque peut encore être faite sur la construction du terme même d'inconscient où l'usage du préfixe privatif évoque un mode apophatique dans la construction du mot. Ce mode apophatique, par négation, est bien connu dans la théologie où il apparaît comme une stratégie, au côté du mode apophairétique, par abstraction, de définition de Dieu. Cette manière de définition est celle de la théologie négative, qui écarte toute définition de Dieu par accumulation de qualités, pour adopter une façon d'opérer par privation ou par retranchement successif. Au final, Dieu est ineffable; peut-être comme l'inconscient? L'inconscient freudien n'existe d'ailleurs que dans la mesure où il est interprétable. C'est par ce qu'il existe une herméneutique du rêve, du lapsus, du mot d'esprit que l'on s'autorise en retour à parler d'inconscient.

L'âme comme lieu architecturé

C'est sans doute la rhétorique ancienne qui a lié, sans sa conception de la mémoire, l'âme et sa représentation spatiale. *L'art de la mémoire* (Yates 1966 et 1975), tel que l'a étudié Frances Yates, nous montre un processus de mémorisation comparable à des couches de dépôts sédimentaires qui s'accumulent au fil du temps. Se souvenir est alors comparable à une marche à reculons, un parcours qui de lieux en lieux dûment balisés nous fait nous ressouvenir. Dans cet esprit de la rhétorique, Augustin opère une transition qui mène de la mnémotechnique à une méditation à caractère autobiographique. Dans les *Confessions*, se déploie la métaphore spatiale qui compare les événements successifs de l'existence à autant de lieux, de bâtiments, de demeures et de pièces qu'il entreprend de revisiter. Il existe, par ailleurs, dans la théologie augustinienne une étroite relation, presque une équivalence, entre le fond de Dieu, le fond de l'âme et le lieu de la vérité. La distinction augustinienne entre connaître et penser est analogue à celle qui existe entre mémoire et intelligence:

Lorsque nous pensons [...] une chose dont nous découvrons la vérité, nous disons que nous en avons une parfaite intelligence, puis nous la laissons de nouveau dans la mémoire. Mais il y a une profondeur plus secrète (*abstrusior profunditas*) de notre mémoire où, quand nous pensons nous trouvons ce principe premier et où s'engendre le verbe intime qui n'est d'aucune langue (Augustin, *De trinitate*, cité par De Libera, 1994: p. 177).

A partir du XII^e siècle le discours sur l'âme va prendre un tour plus psychologique et se présenter comme un discours sur l'intériorité. Chez Gilbert de Nogent, par exemple, on relève une opposition entre une lecture "historique" et une lecture "tropologique"¹. Selon la formule «*historia, stricta; tropologia, libera*», la lecture tropologique ouvre considérablement l'espace du sens. Cette ouverture caractérise l'exégèse qui se donne pour objet la description de l'âme. Chez Guibert, une place de choix est faite à une topographie de l'âme qui se voit ainsi configurée de façon complexe. Cette organisation spatiale complexe est alors image de toute la complexité de la vie intérieure. La forme particulière d'analyse psychologique mise en œuvre chez les théologiens de cette époque est une histoire de l'âme qui prend conscience d'elle-même, de ses fautes et de ses efforts pour tendre vers l'état de sainteté (Gomes 2006).

¹ Le sens tropologique est donné par l'analyse des figures du discours ou tropes. Cf. de Lubac 1949: I. Sur la symbolique architecturale dans la pensée médiévale voir de Lubac 1949: IV, p. 41-60.

L'âme de la cave au grenier

Lorsque Michel de Certeau analyse l'institution du dire dans *La fable mystique*, il évoque l'emploi de métaphores spatiales pour parler de l'âme qu'il dénomme «fictions de l'âme» (de Certeau 1982: chap. 6).

Pour parler de l'âme, les mystiques ont eu souvent recours aux images de demeures ou de châteaux. Ainsi, l'ouvrage que Thérèse d'Avila adresse à ses sœurs et filles, les religieuses carmélites déchaussées, s'intitule *Le château intérieur ou Les demeures* (1577) et se propose de «considérer notre âme comme un château fait tout entier d'un seul diamant ou d'un très clair cristal, où il y a beaucoup de chambres, de même qu'il y a beaucoup de demeures au ciel». Ce château est présenté comme le *locus* du dialogue avec Dieu:

Considérons donc que ce château a, comme je l'ai dit, nombre de demeures, les unes en haut, les autres en bas, les autres sur le côté; et au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme (d'Avila 1998: I, 2).

L'accès à la place principale et centrale où Dieu se trouve se fait par la prière: «la porte d'entrée de ce château est l'oraison». Mais le chemin n'est pas clairement indiqué, c'est à chacun qu'il appartient de le découvrir. On sait que la mystique est une aventure individuelle et qu'il n'y a pas de pédagogie. Par contre, les obstacles sont nombreux qui relèvent tour à tour des illusions du monde sensible et des leurre de la raison:

Enfin, elles [les âmes] pénètrent dans les premières pièces, celles du bas, mais, toute la vermine qui entre avec elles ne leur permet pas ni de voir la beauté du château, ni de s'apaiser; elles ont déjà beaucoup fait en entrant (d'Avila 1998: I, 3).

Le premier obstacle est personnifié. Il est comparable à toute une domesticité qui s'agite dans un incessant va et vient:

Dans quel état sont les pauvres chambres du château! Que les sens, ces gens qui les habitent, sont troublés! Et les puissances, qui sont les alcades, majordomes, maîtres d'hôtels, qu'ils sont aveuglés, et gouvernent mal! Enfin, puisque l'arbre est planté en un lieu qui est le démon, quel fruit peut-il donner? (d'Avila 1998: I, 15).

Et empêche de voir l'essentiel, c'est-à-dire le maître des lieux:

Revenons donc à notre château aux nombreuses demeures. Vous ne devez pas vous représenter ces demeures l'une après l'autre, comme en enfilade, mais fixer votre regard au centre; là se situe la salle, le palais, où réside le roi (d'Avila 1998: I, 2).

Une fois entré dans le château, rien n'est gagné encore car s'y maintenir n'est pas chose aisée dans la mesure où les tentations du monde sont incessantes:

Il est très utile pour obtenir de pénétrer dans les secondes Demeures, que chacun selon son état, tâche de se dégager des choses et des affaires qui ne sont pas nécessaires. C'est d'une importance telle que j'estime impossible qu'on n'accède jamais à la Demeure principale sans commencer par là; il sera même difficile de rester sans danger dans celle où on se trouve, si on a pénétré dans le château; car au milieu de choses si venimeuses, il est impossible de n'être pas mordu (d'Avila 1998: II, 2).

On reconnaît dans cette description imagée la première renonciation, première étape de l'*iter mysticum*, la renonciation au sensible, qui n'est qu'illusion.

Il existe encore d'autres lieux pour parler de l'âme: si elle peut se faire maison, demeure, château, palais ou forteresse, elle peut se faire *retraite*, comme on l'écrivait encore au XVII^e siècle, pour dire la maison ou le logis que l'on habite mais aussi le lieu où l'on prend du repos et où l'on se retire du vacarme du monde pour retrouver la paix de l'âme. Mais l'âme aussi se dit jardin, *locus amoenus*, lieu de délices ou île, espace fermé et solitaire où l'on se retrouve avec soi-même (Comito 1978).

Les *respis* du Père Surin

Lorsque le Père Joseph Surin (1600-1665), de la Société de Jésus, arrive à Loudun², en 1634, la possession démoniaque des religieuses Ursulines a débuté depuis deux ans déjà et Urbain Grandier (1590-1634), curé de l'église de Saint Pierre du Marché à Loudun, mis en cause dans l'affaire, a été brûlé vif³. Mère Jeanne des Anges, supérieure du couvent et réputée possédée du démon, est enceinte des œuvres d'on ne sait qui mais la chose a été constatée par le docteur Fanton. C'est dans cette situation que Surin reçoit la charge de l'âme de la religieuse. Au contraire de son prédécesseur, le Père Lactance⁴, Surin n'est pas favorable aux grands exorcismes publics qui se déroulaient dans l'église Sainte Croix de Loudun. Il préfère une méthode plus proche de la direction de conscience mise à l'honneur par François de Sales. Il gagne

² Il existe une littérature considérable sur l'affaire de Loudun, depuis Boudon 1683. L'un des meilleurs essais est celui de Michel de Certeau, *La possession de Loudun*, Paris: Julliard, 1970, réédition, Gallimard: Archives, 2005.

³ Urbain Grandier, qui n'avait jamais vu la Mère Jeanne des Anges, a été exécuté le 18 août 1634. Surin arrive à Loudun le 15 décembre de la même année.

⁴ Ce récollet (franciscain) avait été le premier exorciste de la Mère Jeanne des Anges. Il est mort fou un mois après l'exécution de Grandier.

L'âme de la cave au grenier

peu à peu la confiance de la religieuse qui bientôt n'est plus enceinte (*sic*) Il s'emploie ensuite à identifier les démons: Léviathan, l'orgueil, Isaacaron, la luxure, Balaam, la bouffonnerie et Béhémot, l'agressivité à l'encontre d'autrui. A chaque démon son traitement: rappel incessant à la modestie pour rabattre l'orgueil; la discipline, l'eau glacée et la couche d'orties pour écarter les désirs de la chair; la discipline et la ceinture cloutée pour éviter les tentations à la rigolade démesurée et, enfin, un refus catégorique de tout divertissement pour calmer la haine de l'autre. Surin décide aussi de demander à Dieu la permission de prendre sur lui la possession par les démons. Il s'en dit bientôt envahi et Jeanne des Anges est guérie après avoir arraché à l'évêque l'autorisation d'un pèlerinage à Annecy sur la tombe de saint François de Sales, en compagnie de Surin. Le Père exprime ainsi son désarroi après les après les épisodes douloureux de Loudun:

Cela explique un peu ceci, mais ne lui semble pas; car lors l'amour et le désir de Notre-Seigneur occupait mon sens intérieur, et l'horreur de lui venait du diable dans l'extérieur de l'âme, et ici tout était dans l'intérieur. Voilà pourquoi l'âme avait peine, comme si elle eût été elle-même le diable et vraiment damnée, et néanmoins aussi en quelque coin de cet intérieur, il y avait amour intime pour Jésus-Christ, et je crois vraiment que ces terreurs ont fait et laissé du bien dedans mon cœur (Michel et Cavallera 1928: p. 34).

Surin avait des tendances suicidaires, il fut plusieurs fois près de la défenestration, mais il attribuait ces impulsions à l'action du démon qui rendait bien confuses les limites entre son intériorité et le monde extérieur.

Après les événements de Loudun, le Père Surin reste prostré et muet pendant quatre années, puis peu à peu retrouve la parole. De façon un peu paradoxale, on l'utilise comme prédicateur, une activité pour laquelle les contemporains s'accordent à lui trouver un grand talent. Il a raconté ces années d'errance d'une région à l'autre, livré à l'autorité de supérieurs pas toujours très à l'écoute, ni très tolérants:

J'ai reçu des plus sages et graves supérieurs des oppressions incroyables, qui voulaient rompre le nœud secret qu'il fallait défaire avec paix et avec le temps (Michel et Cavallera 1928: p. 42).

Mais on ne s'improvise ni thérapeute, ni curateur d'âme et Surin se retrouve souvent face à des supérieurs ou des confesseurs maladroits qui lui donnent des conseils souvent contradictoires ou l'accablent au lieu de lui venir en aide:

Avec toutes ces peines qui d'elles-mêmes étaient fort terribles, il y avait encore une chose qui les conservait à l'esprit, c'était les choses qui venaient

de l'extérieur, des hommes qui me donnaient conseil, et qui devaient le faire, à cause de leur condition et du rang qu'ils tenaient. Toutes les fois que j'avais la puissance de parler, qui était fort rare, je désirait toujours quelqu'un à qui communiquer mes angoisses, et dire ma vie, et pour ce qu'il était advenu certaines choses, par la présence du diable, à mon avis, et encore par l'avis de quelques bonnes personnes, ces choses étant dites sans les accompagner de circonstances, paraissaient tout à fait étranges et criminelles; si bien que, comme je ne cessais de chercher quelqu'un à qui découvrir mon cœur, je le faisais parfois sans discernement, et tous ceux à qui je le disais me rendaient encore plus misérable, prenant pour de grands péchés des choses qui n'étaient pas dans le fond ce qu'elle paraissaient dans la surface (Michel et Cavallera 1928: p. 43-44).

C'est bien là que réside le problème, la confusion entre le fond et la surface, entre rester au niveau de l'écorce et ne pas vouloir entrer au-dedans. Pour mettre en place ses idées, Surin va s'employer à classer ses *respirs*⁵, comme il les appelle:

... on lui dit [l'ange protecteur] qu'il y avait en nous quatre sorte de *respirs*, l'un de gloire, l'autre de grâce, le troisième de nature et le quatrième du diable. Je fus longtemps promené par ces quatre différents états, chacun desquels avait son *respir* et je voyais que la voix qui me parlait et, à mon avis, était le bon Ange qui me voulait former avec cela et me faire comprendre la différence de ces quatre états et vraiment quoique depuis, dans l'usage, j'aie pu discerner ces quatre différentes choses (Michel et Cavallera 1928: p. 89-90).

Les attaques du diable, les envies de suicide et les longs moments de découragement (on ne parle pas de dépression à cette époque) s'espacèrent et cessèrent après de longues années. Le Père Surin retrouva la sérénité.

La façon dont guérit le Père Surin ne porte pas de nom dans l'histoire de la médecine. On ne peut pas parler de psychothérapie, pas plus que de cure d'âme⁶. Le terme même de direction de conscience n'est pas vraiment approprié car non seulement le Père resta longtemps dans l'impossibilité de communiquer, mais par la suite, les déplacements

⁵ Les *respirs* sont des respirations dans la langue du XVII^e siècle. Furetière ignore le mot mais on le trouve dans le *Dictionnaire historique de la langue française* de La Curne de Sainte-Palaye (1697-1781)

⁶ Pour une vision plus large de l'histoire des cures d'âme et des psychothérapies, voir P. Mengal, «Magnétisme, sympathie et fureur utérine», *Neuropsy*, IX, 4, 1994, p. 117-121; P. Mengal, «Confession et cure d'âme dans la théologie réformée: la laïcisation d'une pratique», in Christiane d'Haussy (éd.), *La confession et les confessions*, Paris: Didier, 1995; P. Mengal, «D'une parole l'autre. Le retournement rhétorique dans l'histoire de la psychothérapie», in Jacqueline Carroy (éd.), *Les psychothérapies dans leurs histoires*, Paris: L'Harmattan, 2000, p. 31-42.

incessants l'empêchèrent de nouer une relation stable avec un confesseur ou un guide spirituel. Seul le Père Bastide qui fut son supérieur durant son séjour de quatre ans au collège de Saintes, eut l'intelligence de le laisser en paix, de lui laisser réaliser son travail de reconstruction de lui-même avec ses propres moyens.

Conclusion

Cette brève, et forcément très incomplète, archéologie de la notion d'inconscient et de la cure qui lui est associée, dans un va et vient continu entre pratique clinique et élaboration théorique, nous a montré un cheminement bien tortueux entre médecine et théologie. C'est que l'âme est un objet que se sont longtemps disputés théologiens et médecins et il ne faut pas être étonné que cette archéologie nous ait entraînés tour à tour dans la théologie mystique et dans les cures de l'âme telles que les pratiquaient les confesseurs et les directeurs de conscience.

La thérapie salvatrice de l'âme passe avant tout par la parole. Cette parole dont a été privé longtemps le Père Surin mais grâce à laquelle il s'est finalement reconstruit. Cette parole est libératrice, elle opère comme un nettoyage intérieur, un *chimney sweeping*⁷ comme disait de façon imagée Anna O. la patiente de Joseph Breuer, entre 1880 et 1882. Mais encore faut-il trouver à qui parler. Entendre l'indicible n'est pas à la portée de tout un chacun, il faut s'abstenir de tout commentaire, de toute appréciation et, quand on voit le comportement des supérieurs et directeurs de conscience de Surin, on mesure facilement la distance qui nous sépare de leurs pratiques autoritaires.

Au côté de la parole, c'est aussi l'amour qui guérit. Quand Surin décide de «prendre sur lui» la possession de la Mère Supérieure, celle est dans état d'opposition à l'entreprise. «Le Diable liait tellement le cœur de cette fille, qu'elle ne se communiquait point franchement, et ne cherchait qu'à s'échapper» (Surin 1990: p. 25).

La méthode mise en œuvre par le Père est de créer une confiance réciproque, fondée sur une attitude affective positive. On serait tenté de parler d'une relation d'amour si l'on ne se trouvait dans un couvent à la règle stricte.

Voilà pourquoi le Père s'appliqua entièrement à investir la place et à la mignoter de loin, avec attente de s'approcher quand Dieu en donnerait le moyen (Surin 1990: p. 26).

⁷ Un ramonage de cheminée.

Paul Mengal

Qu'est-ce *la mignoter de loin*? Les dictionnaires de l'époque nous indiquent que *mignoter* signifie flatter, choyer, traiter délicatement. C'est donc ce climat d'affection qu'instaure le Père, qui contraste tellement avec l'ambiance pesante et les vociférations des séances publiques de l'exorcisme, qui va gagner l'écoute de la religieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette entreprise de séduction se déroule dans un climat d'oraisons très fréquentes, de privations, et même de châtiments corporels. La Mère s'administre la discipline et, plusieurs fois, le Père la fit ligoter sur un banc pour empêcher une trop grande agitation. Tout le reste de l'entreprise, jusqu'à la guérison de la Mère, sera relaté comme étant l'œuvre de Dieu, dont le Père n'était que l'instrument. Mais peut-être était-ce le diable qui fut longtemps le maître en la maison du Père Surin?

Paul Mengal*
(Université Paris XII – Val de Marne)

*Paul Mengal est professeur de philosophie à l'Université de Paris XII – Val de Marne. Parmi ses nombreuses publications dans le champ de la psychologie: *La Naissance de la psychologie* (Paris: L'Harmattan, 2005) et la coédition des *Origines de la psychologie européenne 16^e-19^e siècles* (Presses Universitaires du Septentrion 2000).

Bibliographie

- BACHELARD, G., *La poétique de l'espace*, Paris: PUF, 1954.
- BOUDON, H.-M., *L'homme de Dieu en la personne du R. Père Jean-Joseph Seürin, religieux de la Compagne de Jésus*, Chartres: Clause Peigne, 1683.
- CARROY, J. (éd.), *Les psychothérapies dans leurs histoires*, Paris: L'Harmattan, 2000.
- CARUS, C.G., *Psyche*, Pforzheim: Flammer & Hoffmann, 1846.
- COMITO, T., *The idea of the garden in the Renaissance*, New-Brunswick: Rutgers University Press, 1978.
- D'AVILA, T., *Le château intérieur*, traduit de l'espagnol par Marcel Bouix, Paris: Rivages Poche, 1998.
- DE CERTEAU, M., *La fable mystique*, Paris: Gallimard, 1982.
- D'AVILA, T.
1998. *Le château intérieur*, traduit de l'espagnol par Marcel Bouix, Paris: Rivages Poche.
2005. *La possession de Loudun*, Paris: Julliard, 1970; réédition, Gallimard, Archives.
- DE LIBERA, A., *La mystique rhénane d'Albert le Grand à Maître Eckhart*, Paris: Seuil, 1994.
- DE LUBAC, H., *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'écriture*, Paris: Aubier, 1949.
- D'HAUSSY, C. (éd.), *La confession et les confessions*, Paris: Didier, 1995.
Dictionnaire historique de la langue française de La Curne de Sainte-Palaye (1697-1781)
- GOMES, J. (éd.), «L'exégèse monastique au XII^e siècle: tropologie, intériorité et subjectivité chez Guibert de Nogent», *Bulletin du Centre d'Etudes Médiévales d'Auxerre*, novembre 2006.
- MENGAL, P., *La naissance de la psychologie*, Paris: L'Harmattan, 2005.
- MICHEL, L. ET CAVALLERA, F., *Lettres spirituelles du Père Jean-Joseph Surin*, II, 1640-1659, Toulouse: Éditions de la Revue d'ascétique et de mystique, 1928.
- SURIN, J.-J., *Triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer*, Grenoble: Jérôme Million, 1990.
- VON HARTMANN, K., *Philosophie des Unbewusten*, Berlin, 1869.

Paul Mengal

YATES, F., *L'art de la mémoire* (1966), Paris: Gallimard, 1975.